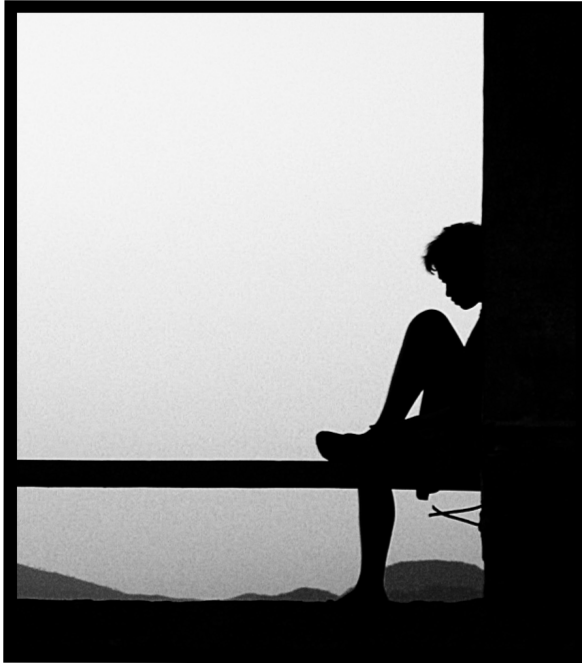


L'HÉRITIER



L'an dernier, Lussas s'est ensoleillé de *L'été de Giacomo*, qui renouait brillamment avec les codes du film adolescent : l'amitié ambiguë de deux jeunes gens aux grands corps neufs, un cadre naturel à la pureté enveloppante, la douceur indolente d'un été, l'initiation amère menant à l'âge adulte. *Le Gosse* revisite à son tour le genre – même si ses personnages, bien plus jeunes, ont encore un pied dans l'enfance. Mais l'été est sombre : le massif montagneux est aride, le soleil de plomb multiplie les contre-jours, le travail agricole tient lieu de jeu, les visages ont des rictus fermés... D'un cadre champêtre idéal naît un documentaire sévère, tout entier comme un froncement de sourcil, moins enclin à l'exaltation des sens que replié sur le sort de son personnage principal.

Une tragédie miniature se joue sous le cagnard, éclipse par la puissance du jour. A première vue, *Le Gosse* nous conte l'histoire d'un jeune garçon, fils d'éleveurs, caractériel et fier, qui tente maladroitement de conquérir le cœur d'une jeune fille de son âge. Mais cette histoire n'est que la partie d'un drame plus vaste, plus profond, qui engage la montagne entière pour façonner une mythologie du présent.

Par ses aspirations, le petit fermier est différent des garçons de son âge : à l'amie qui confesse sa frustration de ne pouvoir aller en ville, il signale la proximité d'une boutique de jardinage. Cet écart, qui ne suscite que quelques rires gênés, est pourtant révélateur d'un

fossé. Prête à quitter le pays, pressée de grandir aussi, la petite bande d'adolescents redécouvre régulièrement la singularité du garçon, étranger aux occupations de leur âge. Par manque de maturité ? Certes, l'enfant la singe en partie, notamment par jeu avec la caméra. Mais il émane aussi de lui une maîtrise inexplicable qui échappe à ses camarades, lui conférant une autorité naturelle. Il leur hurle des directives pour regrouper les moutons, leur donne des indications pour se protéger des abeilles. On finit par entrevoir sous les traits de l'enfant l'adulte à venir, qui ne s'embarrassera pas d'une adolescence. Et si l'on devine dans ses expressions et grimaces le mimétisme de parents bourrus, le montage prend soin d'exclure ces derniers du film : récupérant, réparant, transportant, défrichant selon son bon vouloir, l'enfant semble retrouver de lui-même les gestes ancestraux de la terre, comme s'il prenait seul en charge un monde dont les adultes auraient totalement disparu.

Ces impressions cumulées agencent un récit souterrain, qui confère à l'enfant un statut nouveau. La silhouette du garçon débroussaille rageusement la montagne qui s'étend derrière lui, comme s'il en était devenu l'improbable jardinier. De nombreux passages évoquent l'image d'un petit roi parcourant ses terres : il contemple fièrement son élevage coiffé d'un chapeau de cow-boy, il surplombe la vallée depuis la cime d'un arbre. Cette relation privilégiée à la montagne, dont l'immensité occupe l'arrière-plan de cadres solennellement fixes, est établie dès l'ouverture par un champ-contrechamp qui fait d'emblée dialoguer l'enfant et le paysage, comme si ce dernier était une entité à laquelle s'affronter.

Et si ce gamin avait déjà été arraché à l'enfance par une volonté tellurique, pour occuper un rang dont il ignore les obligations, et dont la charge serait justement de faire perdurer le métier, de prolonger le monde

21h15

Le Gosse
de Louise Jaillette

Salle 5

rural pour encore une génération ? Les rêves champêtres qui emplissent la tête du gamin, la passion sincère qui l'anime, évoquent aussi les premiers signes de quelque malédiction, dont il commencerait seulement à prendre conscience : déjà choisi parmi ses camarades, sacrifié au massif, sommé d'en prendre charge. Lorsque la jeune fille convoitée lui préfère un autre garçon, le montage envoie l'enfant se réfugier dans ses travaux apicoles et son apprentissage de la pêche, dont il disait pourtant ne pas vouloir faire son métier : sa colère le ramène, résigné, au rôle qui lui est assigné.

C'est ici, dans le conflit entre un destin qui se précise et une enfance qui lui résiste, que naît la dimension tragique du film, cristallisée dans la brutalité de la scène finale. Parti s'isoler au bord de la rivière, l'enfant déçu surprend un chien, qui travaille

dans sa gueule le cou d'un chevreuil agonisant. Il prend une pierre, la jette sur le chien qui se retire, et pousse un cri de rage où s'étrangle sa détresse : « Dégage ! ». Un cri si dur que le cervidé se jette à l'eau. Tout est là : la colère du maître des lieux aux gestes assurés, à qui les animaux obéissent; et les derniers restes désespérés d'une enfance qui se penche pour regarder, inquiète, Bambi dériver au fil du courant. Contemplant la noirceur indifférente de l'univers auquel il a sacrifié son premier amour, l'enfant s'immobilise au loin. La solitude de son trône l'attend, patiente. La montagne a élu son gardien.

Texte : Tom BRAUNER

Image : Aldas KIRVAITIS

DE MEILLEURS JOURS



Petit gilet soigné, fines bretelles, John Clancy se lave les cheveux et se peigne méticuleusement, en utilisant la caméra comme miroir. Il sera notre guide. Et ce qu'il voit à travers d'épaisses lunettes nous est rendu en plans serrés à la profondeur de champ réduite.

John nous présente d'abord ses livres : ancien libraire, ils envahissent aujourd'hui sa maison. Puis il nous accompagne dans son Belfast, celui d'avant un certain jour de mai 1974, quand un attentat a détruit sa librairie. Il en est le dernier survivant, élégant et d'une rare attention aux autres : à la jeune serveuse du café, Jolene, et aux fils de ses voisins, Rob et Connor. Ces trois jeunes sont aux prises avec la violence, le chômage, les cicatrices du Belfast d'aujourd'hui.

Le Libraire de Belfast emploie tous les outils de l'écriture cinématographique et mobilise une équipe nombreuse. De tels moyens sont généralement l'apanage du cinéma de fiction. Chaque séquence comprend plusieurs prises de vue, le cadre est très maîtrisé, la profondeur de champ construite, les raccords parfaitement fluides. Le miracle est d'être parvenu à préserver la spontanéité des protagonistes malgré ce lourd dispositif.

Plongé dans un livre, Rob murmure, « La lumière n'est pas que beauté. C'est un mystère », en suivant la ligne avec son doigt. Il bute dans sa lecture, le point se fait lentement sur les mots.

Le frère de Rob, Connor, écrit. Son slam claque, tandis que ses gants écrasent le punching-ball. Le rap et la boxe sont une « question de survie », un moyen de mettre à distance la violence.

Jolene est serveuse. Elle veut devenir chanteuse et s'inscrit à *X-Factor*, un concours télévisé. Lorsque sa maquette de CD passe dans le café, son regard dit ses rêves de succès. John l'encourage à tout faire pour les réaliser, comme il l'a fait dans son métier, sans compter.

Ces portraits croisés nous font passer avec délicatesse, en filigrane, d'une simple chronique à une évocation plus large du destin de Belfast sur deux générations. Après le conflit qui a fait rage dans les années 1990, le processus de paix en Irlande du Nord et son aboutissement en 1998 semblent aujourd'hui acceptés par les plus âgés, qui ont connu la guerre. Mais la fin des années 2000 voit les attentats reprendre, et leurs auteurs sont jeunes, sans inscription politique précise. Dans ce contexte de crise, John est comme un père auprès de Rob, Connor et Jolene. Il leur transmet un certain art de vivre en paix et les incite constamment à revenir aux trésors de la lecture, à protéger et cultiver leurs rêves, et surtout à les faire advenir.

Jolene décolle pour Liverpool pour disputer la demi-finale d'*X-factor*. Ses amis ne peuvent la rejoindre, un déluge ayant bloqué tous les trains à Belfast. On est en mars 2011, un tsunami dévaste le Japon.

21h15
Le Libraire de Belfast
de Alessandra Celesia

Salle 5

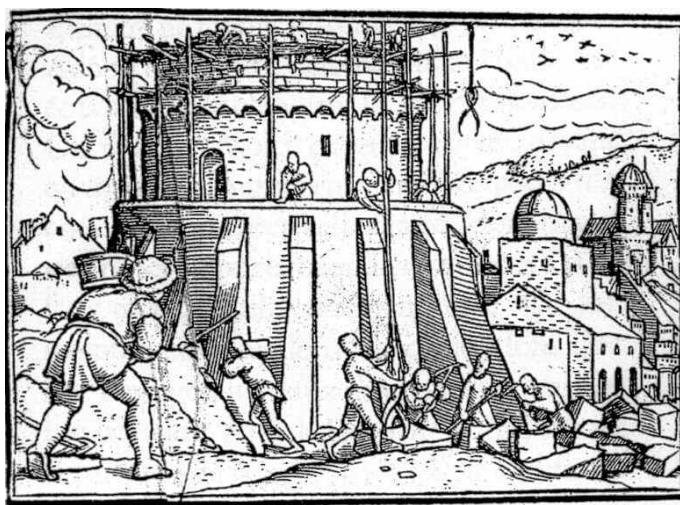
Dans un montage parallèle, Alessandra Célesia oppose les deux frères, qui se protègent de la catastrophe chez John, à Jolene qui se prépare pour son concours à Liverpool.

Connor et Rob, le regard rivé sur l'écran de la télévision, nourrissent leur peur du monde. Jolene, elle, a osé franchir la frontière, et peut maintenant accomplir son destin, quel qu'il soit.

Texte : Gaëlle RILLIARD

Image : National Library of Ireland on The Commons

LA BIBLIOTHÈQUE SE LIVRE



D'abord pensé comme le premier segment d'un film plus large sur chacun des départements de la bibliothèque nationale de Lisbonne, *A Torre* de Nuno Lisboa montre les activités des employés de la tour des dépôts.

« Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine – la seule qui soit – est prête de s'éteindre, tandis que la Bibliothèque subsistera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète », écrit le narrateur à la fin de *La Bibliothèque de Babel*. C'est une impression quelque peu semblable à celle décrite par Borges qui se dégage de *A Torre*. Apparaissant presque toujours au fond du champ, les employés évoluent dans des cadres délimités par les rayonnages, intrus nécessaires mais seulement passagers dans l'agencement ordonné des lignes droites qui composent le lieu. Rencontré à Lussas, le réalisateur évoque la fascination qu'on peut éprouver devant la masse d'ouvrages entreposés : « Il y a sans doute des milliers de livres qui n'ont jamais été lus dans ces rayonnages, et ils ne seront peut-être jamais lus. »

Du contenu des ouvrages, personne ne semble se soucier. Ce ne sont jamais les livres en eux-mêmes qui sont au centre de la mise en scène, mais leurs migrations collectives, par monte-charge, palettes, chariots ou cartons. Les ouvrages manipulés

sont avant tout des objets à transporter et à ranger, avec un poids et un ordre qui déterminent chaque tâche. Le caractère mécanique du travail renforce encore l'impression que, finalement, c'est le lieu qui dirige les corps, qui décide des gestes, de leurs rythmes, d'après ses propres lois. Et lorsque Lisboa montre enfin les volumes ouverts entre des mains de lecteurs, c'est en filmant les images de la salle de lecture transmises par les caméras de surveillant comme s'il s'était interdit de filmer ce nouveau statut de manière directe.

Filmer le mouvement des livres ; c'est un défi qu'avait déjà relevé Alain Resnais en 1956, avec *Toute la mémoire du monde*. Mais dans ce film, le regard était celui d'une sorte de visiteur divin, omniscient et omniprésent, qui décrivait avec pédagogie le parcours d'un livre de département en département. Là où Resnais multipliait les travellings et les panoramiques, Nuno Lisboa décrit son travail comme l'art de « trouver des cadrages qui sont déjà là. ». L'extrême fixité du cadre et l'absence de commentaire suggèrent en effet un observateur qui serait la tour elle-même, comme si celle-ci observait la succession des tâches infimes qui vident ou remplissent ses étagères, scrutant le mouvement de ses propres entrailles.

Les seuls contacts avec le monde extérieur qui apparaissent à l'image sont les départs et les arrivées des monte-charges, dont la sonnerie stridente annonce un nouvel arrivage de livres. La tour se révèle ainsi comme un univers clos sur lui-même, navire immobile dont l'équipage charge ou décharge régulièrement le fret. Ce n'est qu'à travers les fenêtres, longues et étroites comme les meurtrières d'une forteresse, que le film laisse entrevoir le paysage urbain qui environne la tour. Il semble étrange ; il n'est pas composé d'étagères symétriques.

Texte : Pierre COMMAULT

Image : anonyme - Lyon, 1522

14h45
The Tower
de Nuno Lisboa

Salle 5

SAMEDI 25 AOÛT

SALLE 1

MATIN

10h00 - ROUTE DU DOC - PORTUGAL
L'Éternel Départ
Saguenail - 2010 - 33'
The Time Mask (Máscara do Tempo)
Gonçalo Jordão - 2008 - 10'
Les Envisagés (O que pode um rosto)
Susana Nobre - 2003 - 102'

APRÈS-MIDI

14h30 - REDIFFUSION
L'Ambassadeur & Moi
Jan Czarlewski - 2011 - 15'
Eau douce eau salée
Aya Tanaka - 2012 - 50'

16h00
Uncle Rui (Tio Rui)
Mário Macedo - 2011 - 31'
Snack-bar Aquário
Sergio da Costa - 2010 - 37'
The Foreigner (O Estrangeiro)
Ivo Marques Ferreira - 2010 - 18'

SOIR

21h00 : REDIFFUSION
EXPÉRIENCES DU REGARD
Charges communes
Anne Schiltz, Charlotte Grégoire - 2012 - 82'

SALLE 2

MATIN

10h00 - REDIFFUSION
ROUTE DU DOC - PORTUGAL
Cinema portugais ? (Cinema portugais ?)
Manuel Mozos - 1997 - 56'
Au-delà des montagnes (Yama no anata)
Aya Koretzky - 2011 - 60'

APRÈS-MIDI

14H30 - ATELIER
CONSTRUIRE UN REGARD POLITIQUE
Autrement, la Molussie (Anders, Molussien)
Nicolas Rey - 2012 - 81'
Yamo
Rami Nihawi - 2011 - 68'

SALLE 3

MATIN

10h15 - REDIFFUSION
EXPÉRIENCES DU REGARD
Charges communes
Anne Schiltz, Charlotte Grégoire - 2012 - 82'

APRÈS-MIDI

14h45 - SÉANCE SPÉCIALE
Demande à ton ombre
Lamine Ammar-Khodja - 2012 - 82'

17h00 : SÉANCE SPÉCIALE - REDIFFUSION PRIX SACEM
Voukoum
François Perlier - 2012 - 52'

SOIR

21h00 : SÉANCE SPÉCIALE - PARADIS PERDU
Tabou (Tabu)
Miguel Gomes - 2012 - 120'

SALLE 5

MATIN

10H15 - FRAGMENT D'UNE ŒUVRE : BEN RUSSELL ET JEAN ROUCH
Let Each One Go Where He May
Ben Russell - 2009 - 135'

APRÈS-MIDI

14h45 - ROUTE DU DOC - PORTUGAL
The Tower (A Torre)
Nuno Lisboa - 2011 - 25'
Lisbon-province (Lisboa-Provincia)
Susana Nobre - 2009 - 20'
O Movimento das Coisas
Manuela Serra - 1985 - 88'
Covas do Douro
Tiago Afonso - 2002 - 8'
Pé na Terra
João Vladimiro - 20'

SOIR

21H15 - EXPÉRIENCES DU REGARD
Le Gosse
Louise Jaillette - 2011 - 37'
Le Libraire de Belfast
Alessandra Celesia - 2011 - 54'

00h00
CONCERT DE CLÔTURE
ONDA MARACATU
Place du Green Bar

PLEIN AIR - 21h30
Ailleurs, ma maison
Peter Entell - 2012 - 100'

Navette pour Vals-Les-Bains : départ à 00h45 à l'entrée de la place du Green Bar

HORS CHAMP : Antoine Garraud (rédacteur en chef), Pierre Commault, Gaëlle Rilliard, Alexandre Westphal, Fabienne Bego, Marie Rouault, Elitza Gueorguieva, Tom Brauner, Lune Riboni, Anita Jans, Julie Savelli, Anne-Sophie Kuntz (maquettiste)